HAL
open science

Compte-rendu de l'ouvrage de Geoffrey Crossick et Heinz-Gerhard Haupt, The "petite bourgeoisie" in Europe 1870-1914, Enterprise, Family and Independence (Londres, Routledge, 1997)

Claire Zalc

To cite this version:

Claire Zalc. Compte-rendu de l'ouvrage de Geoffrey Crossick et Heinz-Gerhard Haupt, The "petite bourgeoisie" in Europe 1870-1914, Enterprise, Family and Independence (Londres, Routledge, 1997). 2000. hal-03425242

HAL Id: hal-03425242

https://hal.science/hal-03425242

Submitted on 10 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BnF Gallica

Le Mouvement social : bulletin trimestriel de l'Institut français d'histoire sociale

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Institut français d'histoire sociale. Auteur du texte. Le Mouvement social : bulletin trimestriel de l'Institut français d'histoire sociale. 2000-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

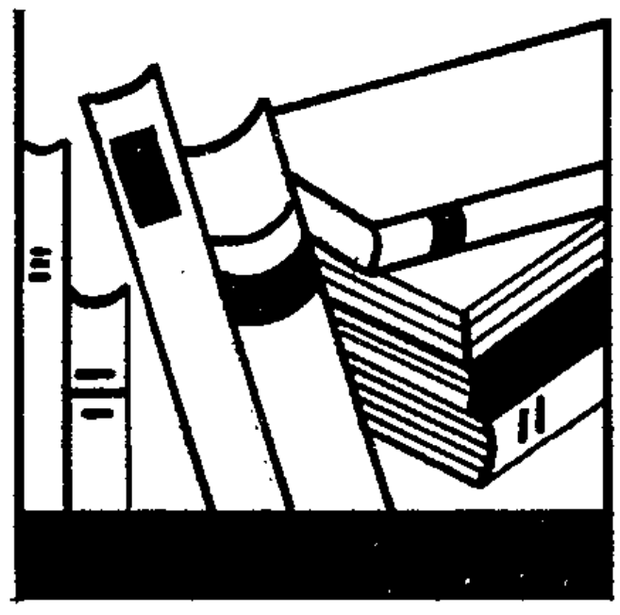
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



NOTES DE LECTURE

CLASSES MOYENNES

Geoffrey CROSSICK et Heinz-Gerhard HAUPT. – The petite bourgeoisie in Europe 1870-1914. Enterprise, family and independence. Londres, Routledge, 2e éd., 1997, 304 pages.

Le monde de la petite entreprise a longtemps fait figure de parent pauvre de l'historiographie des sociétés industrielles, centrée sur le monde ouvrier, l'usine et les grands entrepreneurs capitalistes. Suivant l'analyse de Marx et Engels, pour qui l'industrialisation condamne inéluctablement les petites structures économiques, on considérait les ateliers et les boutiques comme les avatars du système de production préindustriel, voué à disparaître. De plus, la petite bourgeoisie souffrait d'un mépris social et d'un dénigrement politique qui expliquent aussi qu'elle ait été longuement négligée par les historiens. Le livre de Geoffrey Crossick et de Heinz-Gerhard Haupt vient donc combler un vide historiographique de taille en nous offrant, enfin, une très riche synthèse sur les artisans et les commerçants européens au XIXe siècle. Le titre de l'ouvrage est néanmoins trompeur : l'essai, fondé essentiellement sur des sources de seconde main mais utilisant également les fruits des recherches personnelles des auteurs, restreint le sens de l'expression « petite bourgeoisie » au monde de l'atelier et de la boutique et présente les principaux résultats des études menées depuis une vingtaine d'années sur les artisans et les commerçants.

D'emblée, l'ouvrage pose la question fondamentale : le concept de classe est-il pertinent pour définir la petite bourgeoisie ? La diversité des situations économiques, l'ambiguïté du statut socio-économique du petit propriétaire dans les relations de production (à la fois patron et travailleur, il utilise son propre capital et son propre travail), l'instabilité sociale qui caractérise ces milieux, marqués par une forte mobilité, et le manque d'unité politique des artisans et des commerçants sont autant d'obstacles à la définition d'un statut social. L'hétérogénéité du monde de l'atelier et de la boutique, qui semble si souvent échapper aux tentatives de catalogage et de classement (en particulier lorsqu'il s'agit de l'identifier dans les statistiques du XIXe siècle), son caractère foisonnant et instable, constituent, pour les auteurs, un élément consti-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tutif de la définition de la petite bourgeoisie. Ils proposent ainsi d'étudier ces facteurs d'hétérogénéité en détail pour tenter de dégager les forces qui ont donné au groupe une identité et une cohésion dans la structure sociale. Le pari est risqué car il se double d'une ambition comparatiste. Centré sur l'Europe, l'ouvrage s'attarde particulièrement sur les sociétés allemande, belge, britannique et française, mais il évoque également l'Italie (surtout l'exemple milanais), l'Autriche, les pays scandinaves et les Pays-Bas. Le projet s'affiche soucieux de ne pas limiter son champ d'investigation aux cadres, bien rigides, de l'État-nation en jouant sur les différentes échelles de la comparaison : quartier, ville, région, mais aussi secteur d'activité.

Il ne s'agit pas de nier les différences nationales, déterminantes dans la manière et le moment de quitter le système des corporations pour s'acheminer vers la liberté d'entreprendre. Précoce et graduelle en Grande-Bretagne grâce à un État puissant et unifié, la transition suit un rythme plus brusque en France, imposé par la chronologie révolutionnaire (abolition des corporations par le décret d'Allarde en 1791), mais est relativement bien acceptée. En Allemagne au contraire, il subsiste une certaine nostalgie du système corporatif : tout en ayant perdu le monopole de la production ou le droit de fixer les prix, les organisations professionnelles conservent le contrôle des qualifications et de l'apprentissage au sein des métiers et permettent d'atténuer la perte d'identité que connaissent, par ailleurs, l'ensemble des artisans européens. Mais il ne faut pas conclure au déclin de l'atelier et de la boutique. A l'image, aujourd'hui dépassée, d'une Révolution industrielle fossoyeuse de la petite entreprise les auteurs opposent l'extraordinaire vitalité des petites structures économiques qui, glissées dans les interstices du système productif, assurent la flexibilité nécessaire pour répondre rapidement à une demande aléatoire. De plus, le déclin de l'autoconsommation, la monétarisation des échanges et l'urbanisation poussent au développement du commerce de détail, en ville comme à la campagne. La petite entreprise est intégrée au sein d'un circuit économique dont les dimensions s'élargissent ; elle y gagne en dynamisme ce qu'elle y perd en indépendance mais conserve l'une de ses caractéristiques essentielles : l'instabilité. Car il ne s'agit pas d'un milieu fermé et homogène ; l'activité indépendante s'inscrit dans un système où dominent mobilité et pluriactivité. Certains temps du cycle de vie – le mariage, la migration – apparaissent comme des moments fertiles en opportunités pour s'installer à son compte, même si la rupture avec le salariat est rare car trop risquée. A la fin du siècle, les perspectives d'ascension sociale semblent moins attrayantes au sein de la petite bourgeoisie et les ambitions se portent vers un nouveau secteur en pleine expansion en Europe : les emplois de la fonction publique. L'éducation, puissant instrument de mobilité sociale ascendante, devient l'objet de toutes les attentions des petits bourgeois qui rêvent, pour leurs enfants, d'un avenir moins incertain que le leur, en dehors de l'atelier et de la boutique.

Pourtant l'investissement familial est essentiel à la petite entreprise, à la fois en termes de capital et de travail. Le chevauchement des espaces domestique et professionnel au sein d'ateliers qui prennent place dans les appartements ou de boutiques ouvrant sur la cuisine familiale traduit l'interpénétration des activités. Les artisans et les boutiquiers se distinguent ici des couches plus aisées de la bourgeoisie qui

prônent la séparation des affaires et de la vie privée. La femme, en particulier, retirée dans son foyer chez les bourgeois, occupe le devant de la scène chez les petits bourgeois, tenant la caisse ou surveillant l'atelier. Et le couple joue un rôle central dans la petite entreprise, à l'image de ces photographies du début du siècle où le commerçant et son épouse posent fièrement, « en famille », devant leur vitrine ou leur étalage. La famille, associée souvent aux valeurs du travail et de la moralité, acquiert un rôle déterminant dans les représentations et la mémoire symbolique du groupe ; elle signifie aussi un incontestable repli sur soi, facteur du renfermement et de suspicion vis-à-vis de l'étranger. Cependant privilégier l'image d'une petite bourgeoisie fermée et hostile revient à ignorer une donnée fondamentale de l'activité des artisans et des commerçants : la sociabilité constitue, si l'on ose dire, leur fonds de commerce. Conversations, palabres et commérages ont une fonction économique : ils permettent aux commerçants qui font crédit de garder le contact avec leurs clients débiteurs. Ils participent également à la formation sociale d'un quartier. Au cours du siècle, banquettes et chaises prennent place dans les boutiques et les ateliers, véritables espaces publics où les habitants, et plus particulièrement les femmes, se rencontrent pour discuter. A l'époque où la ségrégation urbaine divise les villes européennes en quartiers socialement marqués, les petits artisans et commerçants de détail continuent, en majorité, d'habiter les lieux où ils travaillent. Ancrés économiquement, culturellement et socialement dans un espace aux dimensions réduites, ils s'acharnent à défendre le local contre l'emprise croissante de la région et de l'État. Majoritairement propriétaires, ils aspirent à participer aux affaires politiques municipales. Mais les exemples d'accès aux postes de responsabilité politique sont encore rares en Europe, excepté en Grande-Bretagne.

L'intérêt scientifique pour la petite bourgeoisie est né d'une interrogation politique sur son rôle dans l'essor des mouvements fascistes. L'analyse historique permet de nuancer le tableau classique, dressé par les sociologues et les politologues, d'une petite bourgeoisie radicale-populaire, aux premiers rangs des révolutions européennes de 1848, qui engagerait un puissant virage à droite pour s'établir, à la fin du siècle, dans le camp du conservatisme traditionnel. G. Crossick et H.-G. Haupt préfèrent soutenir la thèse, séduisante, d'une continuité idéologique entre les thèmes de mobilisation de la petite bourgeoisie tout au long du siècle : défense de la petite propriété et combat pour une production de qualité, méfiance vis-à-vis de l'État et attachement au local. Cependant on note le changement de couleur politique de ces thèmes, qui prennent progressivement les teintes de la conservation, voire de la réaction. Dans un débat polarisé sur l'opposition entre capital et travail, la petite bourgeoisie peine à trouver sa place et se fige dans la défense de ses intérêts, au sein d'associations professionnelles. La distance sociale entre la petite bourgeoisie et la classe ouvrière s'accroît. Alors que les rapports entre les petits patrons et leurs ouvriers se construisaient sur le modèle familial – au propre comme au figuré – et déclinaient intimité, proximité et solidarité, mais également dépendance, discorde et conflits, le fossé se creuse à partir de la Grande Dépression. Le triomphe progressif de la grande usine, du zonage social et d'un socialisme de plus en plus critique à l'égard de la petite bourgeoisie accentue la distance entre les ouvriers et les petits

artisans et commerçants. Ces derniers transforment leur impression d'isolement en sentiment de supériorité, voire en franche hostilité vis-à-vis de la classe ouvrière. La distanciation s'appuie sur une distinction culturelle et sociale que les auteurs brossent à gros traits, à partir des quelques travaux sur les pratiques culturelles de la petite bourgeoisie, trop peu nombreux pour que le lecteur ne reste sur sa faim sur ce dernier point. Surtout, on peut regretter que l'institutionnalisation de la catégorie des artisans et des petits commerçants ne soit que très rapidement évoquée ; elle influe pourtant sur le tracé des frontières socio-économiques qui se dressent, au XXe siècle, entre les salariés et les indépendants.

L'essai est stimulant : il intègre les derniers acquis de la recherche (*linguistic turn*, histoire des femmes) sans pour autant renier son solide ancrage dans les eaux de l'histoire sociale traditionnelle. Le défi du comparatisme est relevé avec élégance, d'autant qu'il n'omet jamais la nécessaire réflexion sur les sources propres à chaque espace. G. Crossick et H.-G. Haupt nous offrent ici une synthèse qui pourrait servir de modèle au genre : claire et précise, complète et concise, elle établit un bilan des travaux sur l'histoire de la petite bourgeoisie mais ouvre aussi de nombreuses perspectives de recherches. Il ne reste qu'à souhaiter qu'un éditeur ait la judicieuse idée de traduire ce livre en français.

***Claire* ZALC** □

Maria MALATESTA (edited by). - Society and the Professions in Italy, 1860-1914. Cambridge, Cambridge University Press, 1995, VIII - 340 pages.

Cet ouvrage dirigé par l'historienne bolonaise Maria Malatesta fait honneur aux *Cambridge Studies in Italian History and Culture*, l'une des rares collections universitaires d'études italiennes en Europe, sans doute même la seule collection « exterritoriale » dédiée spécifiquement à l'histoire de la péninsule. Réunissant un petit nombre d'auteurs, outre l'inspiratrice, neuf spécialistes de l'histoire sociale du XIXe siècle, rompus à des pratiques de recherches différentes et venus de formations aussi variées que la statistique et la sociologie, ce livre collectif n'a pas les défauts des recueils de monographies parallèles qui ne présentent bien souvent de commun que le titre de la rhapsodie. Le propos très précis, la qualité des définitions problématiques livrées dans le long essai introductif et l'articulation des diverses études de cas contribuent à donner une authentique cohérence à cette réflexion sur l'évolution des classes moyennes dans l'Italie libérale.

L'objet n'allait pas de soi, comme en témoignent les difficultés de traduction et la complexité du lexique italien lui-même. Le terme de *professions* que l'on trouve dans le titre anglais a comme traduction italienne le mot *professionisti* apparu dans la langue au début du XXe siècle. Maria Malatesta nous rappelle que *professione* désignait à la fin du XVIIIe siècle le métier comme « art mineur », métier éminemment